

5980
2/6

Edmond de Vernisy

E/V.

D/rite



31 RUE THÉODORE ROOSEVELT
BRUXELLES

le 9 mai 96.

Monsieur le Conservateur en chef,

Nul témoignage d'intérêt ne pouvait
me Toucher davantage que celui du Conserva-
teur des œuvres françaises dans les Musées
de Bruxelles. Je vous remercie de l'aimable
attention que vous avez eue de me le donner.

L'œuvre de Claude Lorrain m'avait
échappé, en effet. C'est qu'elle était,

probablement, déjà partie en voyage
le jour où j'ai fait une visite au Musée
en vue de mon article. Je réparerai cet
oubli, est le Tableau, que je connais bien,
est d'importance.

Je suis heureux de l'occasion qui
m'est offerte pour vous dire avec quel
intérêt j'ai suivi les heureuses transfor-
mations que vous avez apportées me de
la Régence.

Veuillez agréer, Monsieur le Conservateur
en chef, l'assurance de ma considéra-
tion la plus distinguée. Odet de Vermis

30 avril 1934.

Monsieur,

J'ai lu, avec le plus grand intérêt, votre article si bien pensé et écrit sur les oeuvres françaises dans les musées bruxellois. Permettez-moi de vous faire observer qu'une des oeuvres les plus importantes vous a échappé. C'est le Claude Lorrain: Enée chassant le cerf, une des meilleures oeuvres du maître.

Ce tableau a d'ailleurs été choisi pour figurer à la grande exposition d'art français à Londres. Il vient de partir pour l'exposition des artistes français en Italie qui s'ouvrira sous peu au Louvre.

Je vous remercie d'attirer l'attention des Français sur les importantes oeuvres françaises qui se trouvent dans nos collections. Vous pouvez exprimer les regrets, dans un second article, que du temps où une Commission dirigeait les Musées, on n'ait pas songé à acquérir de si nombreuses oeuvres de grands maîtres impressionnistes qui y ont figuré dans les expositions annuelles de la Libre Esthétique. Je tâche, en ce moment, d'acheter à temps les oeuvres de vos bons artistes.

Croyez, Monsieur, à l'expression de mes sentiments distingués.

Monsieur Edmond Verhaert,
"La vie française"
22, rue de la Paille,
Bruxelles

Rédaction - Administration
Publicité :

BRUXELLES

Rue de la Paille, 22

C.C.P. 249.75 R.C.B. 2974

Téléphone 11.47.48

La Vie Française

Affilié à l'Union de la Presse Périodique Belge.

LE GRAND PÉRIODIQUE FRANCO-BELGE

Marc Fluhr et Gabriel Félisaz, fondateurs

« A nos Compatriotes et aux Amis de la France »

ABONNEMENTS :

Belgique et France, 20 fr. l'an

Six mois : 11 francs

Autres pays, (port en plus)

Paraît le 10 et le 25

INTERVIEW.

Une visite à Arthur De Greef

LA plus exquise grâce printanière nous fait escorte en nous rendant chez le Maître. Le soleil flue entre chaque branche, les premières feuilles nous saluent avec un petit air ironique comme pour nous dire : « mais oui, nous sommes revenues et comme vous, les hommes, depuis l'année dernière nous n'avons pas changé ».

Le Maître, c'est quelque part, là-bas, tout près de l'avenue Louise — ces Champs-Élysées de Bruxelles — qu'il abrite une souriante vie de labeur, de sagesse et de gloire. Dès le seuil, nous sommes éblouis : partout des azalées, des lilas, des roses, un vrai jardin de fées. Ce sont là des tributs d'une admiration unanime ; les hommages qui sont allés vers le Maître au soir et au lendemain de la mémorable manifestation qui lui a été faite par son pays, par la France et par tout ce que la musique compte d'émules fervents.

— Je suis à vous dans une petite minute !

Nous souhaiterions que nous dussions attendre plus longtemps, tant il se dégage de vie heureuse, de charme et de douceur de cette atmosphère que M. Arthur De Greef a su créer autour de lui, dans cette maison où la musique est reine.

— Oui, dit le Maître à son interlocuteur, le soleil est ici toute la matinée. Vous pourrez installer votre appareil à cette place ; moi, je me mettrai là... Et vous ferez le reste...

Nous devinons qu'il s'agit des dernières préparatifs pour une prise de vue cinématographique qui se fera demain.

Sur les murs, autour de nous, toutes les effigies des grandes gloires musicales de Belgique, de France et d'ailleurs... Voici Beethoven, voici Liszt, voici Massenet, Grieg, Brahms, Saint-Saëns... et combien d'autres encore qui ont témoigné de leur affection à M. De Greef en lui laissant leur image soulignée d'une dédicace admirative et cordiale...

— Je vous remercie de votre visite. Je suis très touché de l'honneur que veut bien me faire « La Vie Française » en me déléguant un de ses collaborateurs.

— Mon cher Maître, tout l'honneur est pour nous. Nous n'aurions pas voulu laisser passer une si belle occasion pour vous apporter humblement le tribut de la part que nous prenons à votre joie et aux honneurs si mérités qui viennent à vous depuis quelques jours. Nos lecteurs seraient heureux si vous vouliez bien, à leur intention, nous faire quelques confidences.

comme celui que je possédais alors... Enfin, je ne m'appartenais plus... Hélas ! à mon bonheur, il devait manquer quelque chose. Ah ! ce que nous nous fîmes gronder, mon père et moi, en arrivant à la maison, par ma sainte mère ! Nous étions, paraît-il, rentrés trop tard. — J'ouvre ici une parenthèse : je crois que c'est de là que date mon noctambulisme — Bref, pour en revenir à mon concert, je fus agité, nerveux, fiévreux ; le médecin, qui habitait tout près de chez nous, fut mandé en hâte. Il devait être à peu près dix heures du soir. Heures pénibles ! Le médecin pronostiqua un refroidissement et promit de revenir me voir le lendemain. Ma nuit fut fébrile, remplie de cauchemars. Songez, toutes ces mu-



Le Maître Arthur DE GREEF
(Tableau de Swyncoop.)

siques qui hantaient bruissaient et tintinnabulaient dans ma pauvre tête d'enfant ! Effectivement, le docteur revint le lendemain : il me tambourina la poitrine ; m'ausculta devant, derrière, de droite, de gauche. Puis, il prit mon père à part et lui dit : « Mon pauvre ami, tu as été d'une imprudence criminelle. Si j'ai un bon conseil à te donner pour garder ton fils bien portant, il faut qu'il n'entende plus une seule note de musique. » Vous voyez, j'ai très bien suivi son conseil et à l'âge de neuf ans, comme vous le rappelez si bien tout à l'heure, « je m'applaudissais », en public, de mon premier succès de virtuose. Oh ! Je ne dis pas cela pour me moquer des Messieurs de l'Université, ni des disciples d'Esculape. Mais je ne m'en porte pas plus mal...

Et le Maître part d'un superbe éclat de

— Ou presque... Mais je n'ai plus joué en Allemagne depuis la guerre.

— Je comprends !

— Tenez, encore des souvenirs... Mon père était la bonté même. En 1870, il avait soigné des blessés français... Sur nos lèvres, dans la famille, il avait mis la malédiction des Allemands. Nous ne les aimions pas. Et pourtant, la mode était alors d'aller en Allemagne si l'on voulait être sacré grand musicien à son retour. Les Allemands avaient fait une telle symphonie de tam-tam sur leur musique !... A les en croire, il n'y avait de musiciens que les leurs. C'était à en devenir sourd. Toutes ces promesses, toutes ces fanfares étaient fallacieuses. Je m'en rendis vite compte. J'étais à Berlin, nous devions donner des concerts historiques du Concerto. En trois programmes, nous devions exécuter neuf concertos... Nous fîmes des répétitions, trois, quatre... A peine les concerts terminés, un télégramme m'appela pour aller jouer à Paris, sous la conduite d'André Messager. Là une répétition... Elle fut meilleure que l'exécution de Berlin, et le soir, devant le public, ce fut un triomphe ! Mais voilà, Paris ne battait pas la grosse caisse ; Berlin avait des musiciens, mais Paris avait les grands artistes. Et l'on viendra encore nous dire :

« L'Art n'a pas de patrie ». Quelle hérésie !... C'est comme si Massenet était Espagnol ; Ravel, Chinois ; Wagner, Italien et Schumann, Anglais. Mais l'art, au contraire, est la plus belle, la plus pure et la plus complète émanation du sol !... les misérables ! Œuvres, à leurs yeux « indignes d'amour et de colère », comme aurait dit Lamartine... Puis j'ai travaillé avec Grieg, avec Franz Liszt, qui devint un ami. J'ai échangé de nombreuses lettres avec Brahms. Tout cela a disparu sous la main allemande. C'est du vandalisme ! Il ne faudra pas vous étonner quel que jour si vous voyez publier Outre-Rhin ma correspondance avec Liszt et avec Grieg.

— Ils n'oseront pas faire cela pendant que vous vivez !

— Tant mieux pour eux ! Mais j'ai été humilié de ce qu'ils ont fait pour mes œuvres : tout bonnement, ils ont dédaigné mes partitions. Petite leçon de modestie, qu'ils m'ont ainsi assénée, en plus du rude coup qu'ils avaient porté à de chères choses que j'aimais et qui me rappelaient de beaux jours et de très grands cœurs.

C'est pour cela d'ailleurs que je suis attaché depuis longtemps à toutes les musiques de Folklore. Dites-moi, peut-on trouver plus gracieux que vos gavottes, que vos bourrées... et que votre trépidante

qu'il a tant de fois fait chanter sur le clavier et dont il a écrit de si belles pages.

— Je me suis occupé d'enseignement, de virtuosité et de composition.

Nous soulignons qu'il a eu parmi ses élèves la Princesse Marie-José de Belgique.

— Oui, dit-il. Mais ce que j'appréhende, c'est ma comparution devant le Tribunal suprême. Quand le grand juge m'appellera et me dira : « Je t'ai confié de braves jeunes gens et de braves jeunes filles ; qu'en as-tu fait ? » et que je répondrai : « des pianistes » ; je me demande ce qu'en pensera le grand maître. Ce règlement de compte me pèse quelque peu sur le cœur...

Nous rassurons le Maître et nous le félicitons de ses scrupules.

— Après tout, les croque-notes, sont des gens comme les autres.

Mais nous allons prendre congé... Le maître nous prend sous le bras et c'est la promenade devant les portraits des grands musiciens...

— Voici ceux qui m'ont aidé... que j'ai connus... que j'ai aimés et auxquels je garde une vénération sans bornes...

Puis, avant de nous séparer :

— Dites bien à vos amis, combien j'ai été ému, combien j'ai été touché du geste de votre Ambassadeur, quand il a noué autour de mon cou la cravate de la Légion d'Honneur. Voilà un beau geste de la France...

— Merci, Maître ; mais c'est là un geste tout naturel et nous, Français de Belgique, nous serions vivement contrits si notre Pays ne faisait pas son devoir et n'honorait pas, comme il convient, ceux qui sont ses meilleurs amis et qui participent avec le plus de mérite au rayonnement de son prestige.

Une main cordiale qui se tend, dont l'étreinte est chaleureuse, émouvante et qui nous donne un grand frisson de joie intérieure. La porte se referme...

Et nous voici de nouveau dans le tohu-bohu de la rue.

François SAUTON.

Tous les Français de Belgique

Tous les Amis de la France

doivent S'ABONNER et PROPAGER

« La Vie Française »

Enquête...

La situation des rapports intellectuels, artistiques et littéraires entre la France et la Belgique a déjà fait plusieurs fois l'objet d'échanges de vue entre les personnalités des deux pays que ce grave problème intéresse au plus haut point.

Il n'est pas niable que, parmi les différends qui peuvent exister entre les nations, celui-ci peut être d'une importance grave et créer de très regrettables malentendus. S'il survient entre peuples d'une même essence, d'une même culture, attachés à un même idéal de civilisation et unis par de rares affinités, il semble échapper au simple contrôle des lois de l'amitié et, de ce fait, s'aggrave d'autant plus aux yeux de ceux qui s'en estiment des victimes. Ce n'est pas en se lamentant, ni en brandissant des arguments, dits « sans réplique », que le mal peut trouver son remède. Mais il y faut une volonté éprouvée et un effort de longue haleine, ardemment soutenu par la foi et le ferme désir d'aboutir à une solution.

Il ne faut pas oublier que si les rapports d'ordre économique ou politique peuvent se régler de gouvernement à gouvernement, que si chaque pays a la latitude de changer ses hommes de diplomatie comme il lui convient, sur le terrain intellectuel, il n'y a pas spécialement de grands Esculapes plus désignés à traiter le mal que d'autres. Le terrain doit être laissé entièrement à ceux qui l'exploitent et c'est à eux qu'il appartient d'étudier quels moyens doivent être mis en œuvre pour apporter les améliorations souhaitables pour la bonne harmonie des parties et dans l'intérêt moral des deux pays.

« La Vie Française », fidèle au programme qu'elle s'est tracée, n'a pas voulu oublier qu'il existe un problème intellectuel, artistique et littéraire entre la France et la Belgique. Elle a ouvert une enquête entre les plus grandes personnalités des Lettres françaises et elle leur a posé ces deux questions :

1. Que pensez-vous de l'état actuel des relations intellectuelles, artistiques et littéraires entre la France et la Belgique ?

2. Quels seraient, selon vous, les moyens à envisager pour en favoriser le développement et pour rendre plus efficaces les courants d'idées qui existent entre les deux pays ?

Nous avons déjà reçu de nombreuses réponses. Dans notre prochain numéro, notre collaborateur, M. François Sauton, qui a été chargé de cette enquête, fera connaître les appréciations de Mme Lucie Delarue-Mardrus ; de M. Léon Rictor, le distingué poète et Conseiller municipal de Paris ; de M. Henri-Robert, membre de l'Académie Française et ancien Bâtonnier.

Nous espérons que nos lecteurs et nos amis nous sauront gré de notre effort et suivront avec intérêt le développement de cette enquête d'une rare opportunité.

ECHOS ET NOUVELLES

Souvenirs de Malte.

M. de Ledoux, Consul général de France à Anvers, a bien voulu écrire pour les lecteurs de « La Vie Française » les souvenirs que lui a laissés son passage à Malte, et qu'il a intitulé « Impressions décousues de Malte », que nous publierons dans notre prochain numéro.

× ×

A propos d'un article...

Dans un récent article paru dans le « Soir », Monsieur F. Masson, ministre d'Etat, ancien député parle de la fermeture presque hermétique des frontières françaises aux produits belges.

Cette affirmation présentée sous cette forme prend un caractère tendancieux en faisant croire à la grande masse des lecteurs peu avertis des choses économiques que la France traite la Belgique moins bien que d'autres pays.

Or c'est exactement le contraire qui est vrai, la France avantage la Belgique, quand la clause de la Nation la plus favorisée le lui permet, cette clause néfaste entre deux pays amis.

La France se trouve actuellement devant l'alternative suivante : Si elle avantage trop la Belgique, d'autres pays font aussitôt des représentations à Paris pour réclamer l'application du régime de la Nation la plus favorisée.

Le cas s'est présenté à deux reprises tout récemment.

Si par contre la France observe scrupuleusement la clause, nos amis belges ne comprennent pas qu'entre les deux pays des conditions plus libérales ne puissent être consenties.

On se trouve donc dans une impasse. Il faut le dire et le répéter. Au surplus, nous invitons M. Masson à lire les déclarations faites il y a quelques jours au micro de l'I. N. R. par M. Foulon président de la Chambre de Commerce Française de Bruxelles, que nous publions dans ce Numéro à la page 5.

L'hommage du maréchal Lyautey à la mémoire du roi Albert.

Le maréchal Lyautey lance l'appel suivant : Le 3 août 1914, le Roi des Belges, Albert I^{er} refusant de livrer à l'envahisseur un pays dont la neutralité était garantie par les Traités, opposa la force du Droit aux droits de la force et incarna aux yeux du monde les principes mêmes qui ont donné leur sens à la cause des Alliés.

Dès lors, dans la lutte, dans les souffrances et dans la victoire, le sort de la Belgique fut indissolublement lié à celui de la Belgique.

La mort prématurée d'Albert I^{er} a réveillé dans tous nos cœurs le rappel de ces grands souvenirs. Notre pays se doit de les perpétuer et d'ériger sur une place de Paris un monument à la mémoire de ce Roi, notre Allié, qui fut un juste.

Un comité national, dont M. le Président de la République a bien voulu accepter la présidence d'honneur, s'est constitué en vue de recueillir les fonds nécessaires.

Au nom de ce comité, j'adresse un pressant appel à tous mes compatriotes, persuadé que chacun, dans la mesure de ses moyens, aura à cœur de contribuer à cette grande œuvre de gratitude française.

× ×

Les Belges en France.

Pendant la dernière période hebdomadaire, les divers bureaux et contrôles d'immigration des ministères du Travail et de l'Agriculture ont constaté une certaine reprise de la main d'œuvre belge.

Cinquante-sept travailleurs, dont six femmes, ont été affectés à l'industrie, et sur un ensemble de 663 travailleurs étrangers sortis de France pendant la même période, il n'y a aucun Belge.

Pour le mois de mars, les constatations sont favorables ; soixante-seize travailleurs belges, dont quarante, ont été affectés à l'industrie et trente-

La toilette de Julie

par M. Paul REBOUX

Les catalogues artistiques de l'industrie française.

Dans la lutte pour la conquête des marchés étrangers, le catalogue prend une importance de plus en plus grande. Véritable ambassadeur de l'industrie, le catalogue va porter au loin la réputation de la maison qui l'édite.

Depuis la guerre, la France fait dans ce domaine un effort important qui mérite d'être signalé. Un lecteur de « La Vie Française » nous a communiqué le catalogue de la Société Générale de Fonderie, qui est une merveille de goût et de présentation. On sait que cette importante société construit tout le matériel sanitaire dans ses usines de France. Elle nous avait déjà fait connaître ses installations par un film « Le Chant de la Mine et du Feu », qui a été présenté à Bruxelles avec grand succès.

Son catalogue complète cette documentation et retrace, en outre, toute l'histoire de l'hygiène à travers les âges.

Nous reproduisons aujourd'hui, un article de M. Paul REBOUX et nous ne doutons pas qu'il intéressera vivement nos lecteurs.

LA chaussée d'Antin est le temple que Plutus s'est choisi dans Paris. Le Pactole y roule ses flots d'or et tout s'y ressent de sa présence.

L'aimable et sensible Julie de Martin-gart y avait élu domicile. Ce n'était point qu'elle connût l'opulence. Un modeste patrimoine suffisait à ses besoins. Mais elle se plaisait à vivre au sein de la partie la plus brillante de la ville, où des connaisseurs appréciaient son visage pareil à un miroir des Grâces, sa souplesse de biche, et le talent qu'elle déployait en société pour pincer la harpe ou toucher du piano-forte.

Si le toit de sa demeure avait été ce matin-là enlevé par le lutin Asmodée, auxiliaire des curieux, on aurait pu admirer la chambre de Julie aux rideaux de soie ponceau, sa coiffeuse drapée de tulle, son bonheur-du-jour en bois de rose, son lit-bateau d'acajou. Mais on aurait constaté que ce lit était vide.

Pourtant la pendule tableau représentant le port de Naples venait de sonner les neuf coups de l'heure où Apollon poursuit sa course vers le zénith. Mais le soleil d'hiver s'efforçait en vain, ce matin-là, de percer les brumes du ciel de janvier.

Où donc Julie s'était-elle attardée ? Était-ce aux contredanses du Ranelagh ou de Tivoli ? à quelques soupers chez les frères Provençaux ? Quel bal l'avait retenue sous ses girandoles ?

Depuis six heures du matin, à maintes reprises, Brigitte, l'accorte servante était venue remettre une bûche au feu. L'aimable enfant s'était attardée, après cette office domestique, à rêver sous les lambris dorés. Elle avait songé que, avec les cent francs par an qui formaient ses gages, elle ne pourrait jamais comme sa belle maîtresse se donner du bon temps.

Dans la chambre s'alignaient les présents reçus par Julie à l'occasion du 1^{er} janvier : coffrets de verre peint, bouquets faits de fruits confits et cristallisés entourés d'un papier en dentelle, boîte de Spa contenant des bobines et sur laquelle on lisait : « Acceptez mes soies pour 1830 » ; flacons plats dit de gant, à bouchon d'émail ; bijoux d'or, d'un travail gothique ; sacs à la girafe sur lesquels était peinte l'Africaine à la mode qui faisait courir tout Paris au Jardin des Plantes... Ah ! Mille Julie était bénie par le Ciel !

Brigitte se demandait si un destin aussi riant ne lui serait pas quelque jour réservé. Était-elle incapable de plaisir ? Elle essaya devant la psyché des poses gracieuses. Qui sait ? Peut-être quelque beau fils un jour la lorgnerait au passage et

par visite. Mais maintenant ils exigeaient cinq francs ! Nul n'osait plus être malade. A ce moment le petit ramoneur entr'ouvrit les yeux et gémit doucement.

— Victoire ! Il vit ! exclama Julie en offrant son cœur à Dieu dans un élan de reconnaissance.

— Je crois qu'un peu de bouillon lui conviendrait, dit Brigitte. Je vais en demander à Catherine.

La vieille cuisinière était en train de ranimer la braise dans le fourneau de briques qui formait le meuble principal de sa cuisine. Pendant qu'elle était allée au marché, la flamme, sous l'influence d'un vent contraire, s'était affaiblie. Il fallait, maintenant, avec des branchettes et des numéros froissés du « Constitutionnel », en soufflant parmi la fumée qui faisait pleurer les yeux, faire office de vestale.

— Dans un quart d'heure d'ici, répondit la vieille Catherine, je vous apporterai un bol de bouillon d'hier soir.

Brigitte revint près de sa patronne qui, avec du vinaigre de toilette épongeait les tempes de l'adolescent infortuné. Un peu de vin de Marsala fut glissé entre ses lèvres. Alors il acheva de reprendre connaissance et murmura :

— Merchi, merchi bien, ma bounne dame...

Un transport de joie inonda le cœur de la tendre Julie. Des larmes, gouttes de bonheur, perlèrent le long de ses cils. Elle joignit les mains pour adresser au Ciel une nouvelle action de grâces.

Il semblait que la nature entière se fût associé à sa joie. Le soleil empiétait sur le domaine des brumes par lesquelles l'hiver croyait pouvoir établir définitivement son empire. Et, dans les jardins des hôtels de la chaussée d'Antin, parmi les branches où le grésil tombait, une troupe ailée saluait de mille gazouillements la reconnaissance de l'azur.

Un sourire rose fendait le noir visage du petit ramoneur. Julie sentit son cœur fondre comme la glace du jardin. Brigitte conseilla :

— Il faudrait finir de le débarbouiller, cet enfant.

Emportée par l'élan de son âme généreuse qui la rendait sœur des Anges, Julie riposta :

— Bien mieux !... Il faut lui faire prendre un bain !

Cette parole résonna dans la chambre douillette, comme empreinte d'une sorte de solennité. Elle inspira le respect à la vieille Catherine qui se tenait sur le seuil, un bol de bouillon à la main.

Drelin ! Drelin ! De nouveau la sonnette de l'entrée fit son clair carillon.

— Ah ! s'écria Brigitte en joignant les

Les œuvres françaises dans les Musées bruxellois

par M. Edm. de VERNISY

Quand les Belges visitent le Louvre, ils doivent être fiers de la façon dont leurs artistes y sont représentés. Depuis les primitifs, les van Eyck et les Memling, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, tous leurs grands maîtres sont là, avec des œuvres choisies. Rubens étale les somptuosité de sa palette sur une soixantaine de toiles, sans compter la galerie royale où il nous retrace la vie de Marie de Médicis. Jordaens nous convie à danser et à boire avec le peuple Flamand dans ses sensuelles kermesses campagnardes, tandis que van Dyck ne nous présente jamais qu'à des personnages de la plus haute distinction. Son portrait de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, si bon en page, de tonalités si délicates, ferait à lui seul la renommée d'un musée.

Par contre on peut dire que l'art français n'est pas représenté au Musée d'art ancien de la rue de la Régence, à Bruxelles. Ce temple si riche en œuvres du terroir, n'a pas eu l'occasion de collectionner les écoles étrangères, de sorte que la nôtre n'est pas plus mal lotie que l'anglaise, l'italienne ou l'espagnole.

Donc, pas une œuvre de nos admira-

David, pinxit, Bruxelles 1824 ». C'est donc une des dernières œuvres du maître, mort en exil, à Bruxelles en 1825. Il est curieux de remarquer comme, à son déclin, David rejoint sa jeunesse, alors qu'il était sous l'influence de son maître Vien. Le grand tableau de Bruxelles représente « Mars désarmé par Vénus ». La scène se passe dans l'Olympe, c'est-à-dire dans les nues. Mars est étendu sur un sofa, style Premier Empire, posé sur les nuages ; dans le fond un temple greco-romain, posé également sur les nuages. Les personnages sont charmants. Mars est, naturellement, beau comme un dieu. Vénus et ses compagnes le dépouillent de ses armes, de son casque, de son bouclier ; un amour lui retire ses sandales. La déesse remplace les attributs guerriers par des fleurs : une couronne à la place du casque, une guirlande au lieu du baudrier. Mars se laisse faire ; l'Amour sourit. De lui-même, le dieu de la guerre tend son glaive. Ah ! que le désarmement devient chose facile quand, avec ses armes, on donne son cœur. Tout cela est joli, mais combien conventionnel. C'est du Boucher trans-



« Mars désarmé par Vénus », par Louis DAVID.

bles primitifs si longtemps méconnus, rien de nos renaissances, de ce XVI^e siècle si français qui vit surgir tous nos beaux châteaux de la Loire, et Fontainebleau, et Anet, et Chantilly, avec leur multitude de sculpteurs et de décorateurs.

Du début du XVII^e, un morceau religieux, une « Mise au Tombeaux ». De loin, les bleus magnifiques vous attirent. A ces bleus seuls, on a déjà reconnu Simon Vouet, le premier peintre du roi Louis XIII. Cet artiste eut une grande influence sur l'école française de son

posé en style académique. Devant cette toile, qui a des qualités magnifiques, on regrette néanmoins les beaux portraits si vrais que peignait jadis Louis David et dont les plus réalistes sont ces fameuses « Dames de Gand » que possède la capitale des Flandres.

Cherchons maintenant les sculptures de l'école française. De l'époque ancienne, il n'y en a qu'une, au Musée de Bruxelles. C'est un assez grand médaillon en marbre, sculpté par Pajou et re-

Chronique médicale

Vitamines

par le Docteur René BECKERS (Bruxelles)

Serais-je lu ?

J'ai eu l'imprudence, dans ma dernière chronique, d'introduire le mot vitamine. Une lectrice curieuse me dit que quelques notes à ce sujet seraient bien accueillies par les lecteurs de « La Vie Française ». Soit. Envisageons aujourd'hui, ce que sont ces vitamines dont tout le monde parle sans les connaître.

Elles ne datent que de 1911. Elles furent découvertes par un savant polonais, Casimir Funk. Ce fut une révolution, et la science des vitamines ne tarda pas à s'imposer de par le monde. Encore que cette découverte aida à dévoiler la cause de certaines maladies importantes considérées jusque-là comme des énigmes de la médecine, elle a permis de poursuivre les études sur d'autres affections ; elle ouvre enfin, de larges horizons à la science de l'avenir.

Funk eût ses détracteurs. Il le dit lui-même dans cet ouvrage que je signalais l'autre jour à l'attention de mes lecteurs : « A l'opposé des apologistes dithyrambiques, les sceptiques ne manquèrent pas de demander comment la science des vitamines a pu devenir tout à coup si nécessaire. Comment des générations humaines ont-elles pu se maintenir, pendant des siècles, en excellente santé sans avoir jamais soupçonné l'existence des vitamines ? La réponse est aisée. Tant que l'humanité se contenta de produits naturels, tant qu'elle ignora les machines perfectionnées pour la préparation des farines hautement blutées, les innombrables aliments de conserve, etc., il n'était pas indispensable qu'elle connût les vitamines. Le pain blanc, totalement dépourvu de ces substances nécessaires à la vie, était alors consommé en quantités relativement faibles et demandait beaucoup moins impérieusement que de nos jours. »

On peut dire que la science des vitamines a fait son apparition au moment opportun, alors qu'une transformation exagérée des aliments nous conduisait à un tournant dangereux.

x x x

En dehors d'albumines, de graisses et de matières hydrocarbonées, il existe dans notre organisme d'autres substances, qu'on n'est guère parvenu à identifier chimiquement, dont l'absence entraîne le déclenchement de certaines affections. Elles agissent comme des ferments à doses infinitésimales. Ce sont les vitamines.

Le nom de vitamine implique la présence d'une fonction chimique déterminée dans la formule de corps qui n'ont pas encore été isolés et qui ne sont connus que par leurs effets. Ils ont des propriétés curatives remarquables dans divers syndromes de carence alimentaire. Mais on comprendra de suite la complexité du problème, la difficulté à le résoudre, quand on saura qu'il n'y a pas une substance vitaminique s'opposant à une catégorie de troubles de carence, mais des groupes vitaminiques s'opposant à des catégories diverses d'avitaminose.

On a jusqu'à présent décelé six vitamines, dont quatre sont particulièrement importantes : les vitamines A (facteur de croissance), B (antibériberique), C

ce propos, disons qu'on a noté de nombreux rapports, extrêmement étroits, entre les vitamines et ces sécrétions internes, les hormones. Elles présentent des analogies de structure chimique et de réactions biologiques, mais il existe certainement entre-elles des corrélations plus complexes dont on commence seulement à entrevoir le jeu.

Comment apparaissent les vitamines ? Funk fait justement remarquer que les graines, par exemple, n'en contiennent que certaines, et dans des proportions très différentes. Ce n'est que lorsque le degré d'humidité est suffisant que la vie active commence. Dès le début de la germination, la vitamine C apparaît, probablement aux dépens des autres. Puis, sous l'influence du soleil, la jeune plante produit des vitamines A, B et D, de telle sorte, qu'une fois développée, elle apportera toutes les vitamines aux animaux herbivores, et ces derniers aux carnivores et à l'homme. L'huile de foie de morue elle-même, dont nous parlons tantôt, doit son action antirachitique aux algues microscopiques qui contiennent cette vitamine et que la morue trouve en quantité importante dans les mers où elle vit. L'influence dernière du soleil sur le développement vitaminique a même fait dire au Dr Foveau de Courmelles que ce qu'on avait appelé vitamine n'était que de la lumière solaire incorporée.

x x x

On est, en définitive, peu renseigné sur la quantité de ces substances nécessaires à notre nutrition, à notre développement. La nécessité seule est un fait acquis, et c'est notre genre de vie actuel qui le veut ainsi. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Est-ce que l'heureuse découverte des vitamines, à qui nous devons de pouvoir vivre encore, n'aura pas une répercussion désastreuse sur l'homme en augmentant la mortalité par cancer ? Il semble bien que la croissance des tumeurs malignes se trouve sous l'influence du régime et surtout des vitamines. Ainsi une certaine diminution de la mortalité par cancer a été observée en Allemagne pendant le blocus que lui firent subir les puissances interalliées, période où le problème de l'alimentation fut particulièrement ardu à résoudre et où la carence en vitamines était très prononcée.

Mais ceci n'est qu'une déduction statistique, et je ne voudrais pas terminer cet article sur une note pessimiste. Retenons (et profitons-en) que les vitamines ont une action marquante sur la croissance et la longévité, qu'elles sont nécessaires au bon fonctionnement des voies digestives, au maintien de l'équilibre du système nerveux et de la nutrition, qu'elles jouent un rôle capital dans le métabolisme cellulaire qu'elles stimulent. Et quand nous nous mettons à table, en variant nous-mêmes, en joignant les légumes à la viande, en mangeant des fruits frais et de la salade, en prenant un bon verre de vin, disons-nous avec satisfaction, que nous avons fait notre devoir envers nous-mêmes suivant les principes de la vie que nous nous sommes donnée.

NOTRE BOITE AUX LETTRES

soleil d'hiver se efforçait en vain, ce matin-là, de percer les brumes du ciel de janvier.

Où donc Julie s'était-elle attardée ? Était-ce aux contredanses du Ranelagh ou de Tivoli ? à quelques soupers chez les frères Provençaux ? Quel bal l'avait retenue sous ses girandoles ?

Depuis six heures du matin, à maintes reprises, Brigitte, l'accorte servante était venue remettre une bûche au feu. L'aimable enfant s'était attardée, après cette office domestique, à rêver sous les lambris dorés. Elle avait songé que, avec les cent francs par an qui formaient ses gages, elle ne pourrait jamais comme sa belle maîtresse se donner du bon temps.

Dans la chambre s'alignaient les présents reçus par Julie à l'occasion du 1^{er} janvier : coffrets de verre peint, bouquets faits de fruits confits et cristallisés entourés d'un papier en dentelle, boîte de Spa contenant des bobines et sur laquelle on lisait : « Acceptez mes soies pour 1830 » ; flacons plats dit de gant, à bouchon d'émail ; bijoux d'or, d'un travail gothique ; sacs à la girafe sur lesquels était peinte l'Africaine à la mode qui faisait courir tout Paris au Jardin des Plantes... Ah ! Mlle Julie était bénie par le Ciel !

Brigitte se demandait si un destin aussi riant ne lui serait pas quelque jour réservé. Était-elle incapable de plaire ? Elle essaya devant la psyché des poses gracieuses. Qui sait ? Peut-être quelque beau fils, un jour, la lorgnerait au passage et lui proposerait une partie d'âne à Robinson ?

Soudain la sonnette de l'antichambre se mit à battre avec violence. Brigitte courut vers la porte. Sa maîtresse, coiffée de plumes d'autruche qui alternaient avec des coques de cheveux, était sur le seuil, en robe de bal couleur oiseau de paradis. Une palatine l'enveloppait. Un châle des Indes qui lui servait d'écharpe découvrait la naissance de son harmonieuse poitrine.

D'une voix émue, Mlle de Martingart s'écria :

— Vite, ma fille ! Un enfant est là, endormi... sur le seuil, dans la neige... Allez le ramasser !...

L'émotion altérait son visage. Si l'on avait voulu, à l'exemple de Lavater, connaître le caractère de Julie par les traits de sa physionomie, on n'aurait guère pu, en ce moment, reconnaître ce qui composait sa beauté : des tresses à rendre la moisson jalouse, des yeux qui semblaient avoir dérobé leur azur aux voûtes célestes, et des lèvres qui souriaient comme une rose.

Présentement, ce visage exprimait l'alarme. Et, devant Brigitte frappée de stupeur, Julie répétait :

— Faites diligence, ma fille... Le malheureux n'a plus que le souffle !

Peu après la servante reparut, portant dans ses bras un de ces jeunes fils de l'Auvergne ou de la Savoie qui ont coutume de venir à Paris se livrer à la tâche ingrate de débarrasser les cheminées de cet enduit ténébreux, issu des jeux de la flamme et du combustible.

La suie avait rendu sa figure aussi noire que celle des Osages, tribu barbare dont la présence à Paris émerveillait les badauds. De ses lèvres pâles s'exhalait un faible soupir. Son corps abandonné était comme une marionnette dont on aurait coupé les ficelles.

— Qu'allons-nous en faire ? demanda Brigitte.

— Il faut le laver, lui administrer un cordial, le coucher, le réconforter... Allez chercher un médecin !

Un médecin ? Brigitte hésitait. Autrefois les médecins prenaient deux francs

lèbres. Alors, acheva de reprendre connaissance et murmura :

— Merchi, merchi bien, ma bonne dame...

Un transport de joie inonda le cœur de la tendre Julie. Des larmes, gouttes de bonheur, perlèrent le long de ses cils. Elle joignit les mains pour adresser au Ciel une nouvelle action de grâces.

Il semblait que la nature entière se fût associé à sa joie. Le soleil empiétait sur le domaine des brumes par lesquelles l'hiver croyait pouvoir établir définitivement son empire. Et, dans les jardins des hôtels de la chaussée d'Antin, parmi les branches où le grésil tondait, une troupe ailée saluait de mille gazouillements la reconnaissance de l'azur.

Un sourire rose fendait le noir visage du petit ramoneur. Julie sentit son cœur fondre comme la glace du jardin. Brigitte conseilla :

— Il faudrait finir de le débarbouiller, cet enfant.

Emportée par l'élan de son âme généreuse qui la rendait sœur des Anges, Julie riposta :

— Bien mieux !... Il faut lui faire prendre un bain !

Cette parole résonna dans la chambre douillette, comme empreinte d'une sorte de solennité. Elle inspira le respect à la vieille Catherine qui se tenait sur le seuil, un bol de bouillon à la main.

Drelin ! Drelin ! De nouveau la sonnette de l'entrée fit son clair carillon.

— Ah ! s'écria Brigitte en joignant les mains, voilà le bain de Madame ! C'est aujourd'hui le 2 janvier... Madame n'a pas pu prendre son bain hier. C'était jour férié ! L'Etablissement l'apporte aujourd'hui.

— L'Etablissement, ma fille ? C'est le Ciel qui nous l'envoie !

Un épais tapis de linge reçut la baignoire à roulettes, dont le cuivre rouge reluisait comme une bassinoire. Et les vastes pots d'eau chaude, montés un à un par le porteur, un robuste gaillard à la barbe taillée en collier, emplirent bientôt l'immense récipient.

La vieille Catherine, qui avait des principes et qui était rebelle à l'anglomanie, craignait les bains. Mais Brigitte et sa maîtresse, d'esprit plus hardi, ne considéraient pas qu'un bain de chambre mensuel pût nuire à la santé. Bien au contraire, il est certain cas exceptionnels où ce traitement fait merveille.

L'enfant noir fut dévêtu et plongé dans l'eau tiède et mousseuse qui ne tarda pas à noircir et à devenir digne d'un écritoire. Bientôt on vit un frais visage émergeant d'un lac aussi sombre que ceux qui reflètent ces castels d'Ecosse où chantent les troubadours.

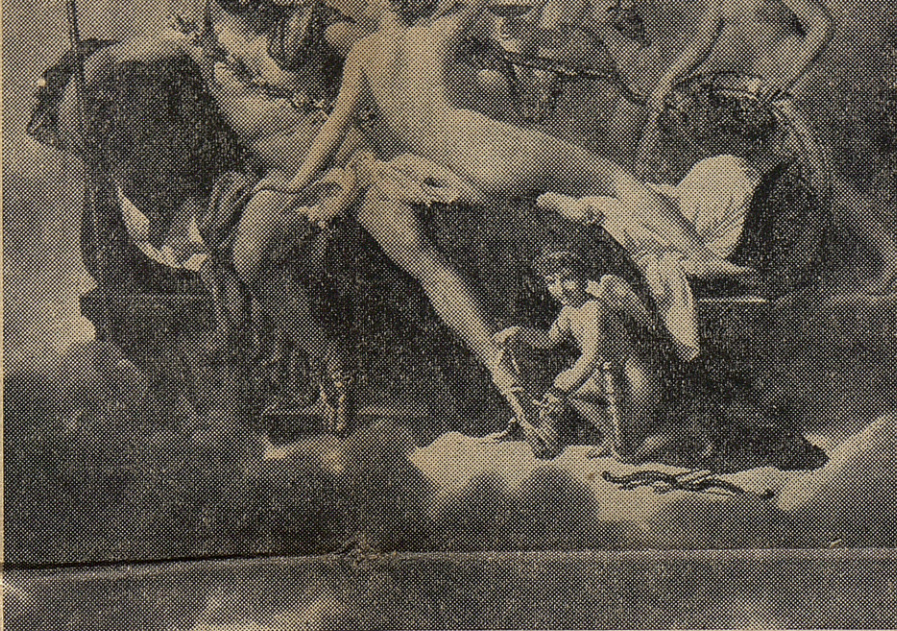
Julie, qui avait troqué sa toilette contre un canezou d'organdi, et Brigitte qui avait relevé ses manches, frottaient à qui mieux mieux. La chaleur de l'eau rendait la vie à ce jeune corps transi et y faisait refluer l'ardeur naturelle.

Emue jusqu'aux pleurs, Julie serrait le petit Auvergnat dans ses bras, lui baisait fraternellement le visage. Ah ! toute autre idée que la charité était certes bien loin de son cœur, sans quoi elle se fût vite lassée de sentir sous sa lèvre ces joues imberbes. Le beau sexe ne hait pas ce qui est piquant. Témoin cette jolie qui écrivait à une de ses amies : « Pour mon goût, ma chère, je trouve qu'être embrassée par un homme sans barbe, c'est manger un œuf sans sel. »

Sous les efforts de Julie et de Brigitte, l'adolescent natif du Massif Central retrouvait toute sa vie.

— Merchi, merchi... Che chuis bien

(Voir suite au bas des colonnes 3 et 4.)



« Mars désarmé par Vénus », par Louis DAVID.

bles primitifs si longtemps méconnus, rien de nos renaissances, de ce XVI^e siècle si français qui vit surgir tous nos beaux châteaux de la Loire, et Fontainebleau, et Anet, et Chantilly, avec leur multitude de sculpteurs et de décorateurs.

Du début du XVII^e, un morceau religieux, une « Mise au Tombeaux ». De loin, les bleus magnifiques vous attirent. A ces bleus seuls, on a déjà reconnu Simon Vouet, le premier peintre du roi Louis XIII. Cet artiste eut une grande influence sur l'école française de son temps, notamment sur son élève Eustache Lesueur. Mais c'est vraiment bien peu pour représenter tout le siècle de Louis XIV. Où est donc cette pléiade d'artistes dont le Grand Roi sut si bien exploiter les talents, favoriser la production et qui en retour chantèrent si magnifiquement sa gloire et celle de la France ? Pas un Lebrun, pas un Mignard, pas un Rigaud, rien non plus de notre délicieuse XVIII^e siècle, spirituel et fécond.

Il faut arriver aux premières années du XIX^e pour découvrir, au fond de la salle du rez-de-chaussée, deux toiles françaises, dont une seule est signée d'un grand nom.

De Marne, l'auteur de « La Foire », est né à Bruxelles, mais il est français. Son œuvre est pleine de vie et de mouvement ; on en peut regarder avec complaisance les détails finement rendus, mais peints sans l'esprit d'un Hubert Robert ou d'un Debucourt. Je connais de de Marne, au Musée de Grenoble, un tableau délicieux qui a un peu de ce qui manque au tableau de Bruxelles.

La seconde toile est signée « Louis

posé en style académique. Devant cette toile, qui a des qualités magnifiques, on regrette néanmoins les beaux portraits si vrais que peignait jadis Louis David et dont les plus réalistes sont ces fameuses « Dames de Gand » que possède la capitale des Flandres.

Cherchons maintenant les sculptures de l'école française. De l'époque ancienne, il n'y en a qu'une, au Musée de Bruxelles. C'est un assez grand médaillon en marbre, sculpté par Pajou et représentant, de profil, le peintre Le Prince. Pajou fut un habile sculpteur, élève de Lemoyne et membre de l'Académie. Son buste de Madame du Barry est connu de tout le monde.

Ces dernières années, l'administration du Musée a fait un louable effort pour représenter la sculpture française contemporaine. D'abord, des moulages des trois cariatides que sculpta, à Bruxelles même, Auguste Rodin alors jeune praticien. On sait que ces cariatides supportent un balcon, boulevard Anspach. De Rodin encore, une réplique de « l'Homme à la Clef », tiré du fameux groupe « Les Bourgeois de Calais », puis le buste de Barbey d'Aurevilly. C'est un bon choix qui donne un aperçu du colosse que fut Rodin. De Bourdelle, son « Herakles », œuvre puissante. De Despiau, un splendide torse de femme et un buste. Quand j'aurai encore cité « Jeune fille à sa toilette », de Bernard, la liste sera close.

Un jour prochain, nous visiterons le Musée de peinture moderne, rue du Musée, pour y rechercher les œuvres de nos compatriotes.

Edm. de VERNISY.

(Suite de la colonne 2.)

aie d'avoir été trouvé par vous, ma bonne dame, répétait-il sans cesse. Dieu vous rendra che bain-là dans chon Paradis !

Il était enveloppé de serviettes ainsi que l'est dans son bournous un cheik algérien, quand la porte s'entre-bâilla. On vit passer la tête du porteur d'eau.

— Cherviteur, Mademoiselle, dit-il. Ch'est-y que che peux comme cha reprendre mes ichtenchiles ?

Soudain deux cris retentirent :

— Mon père !

— Mon fiche !

Le petit ramoneur, tout empêtré dans ses serviettes avait bondi au cou du porteur d'eau.

L'explication qu'attendait les trois femmes ne tarda pas à leur être fournie. Un an plus tôt ce brave Auvergnat était venu en sabots chercher fortune à Paris. Il était accompagné de son fils dont il voulait faire un apprenti. Mais dans l'infer-

nal tumulte que formaient sur le boulevard de Gand les promeneurs et les équipages, l'enfant, pris de peur, s'était égaré. Depuis ce jour, la pauvreté avait été son partage. Pour vivre, il avait dû s'engager comme ramoneur chez un fumiste italien. Et voici que, un an après, le doigt de Dieu l'avait doucement poussé entre les bras paternels.

L'Auvergnat, tout joyeux, emporta sa baignoire, ses seaux et son enfant. Il ne resta plus, sur le théâtre de ce drame de famille à l'heureuse issue, que Julie et Brigitte, épongeant leurs yeux d'où coulaient des torrents de larmes. A la cuisine la vieille Catherine essayait de rallumer son fourneau qui, durant ces événements s'était éteint de nouveau.

Quand Brigitte eut repris un peu de calme, elle remarqua :

— De cette affaire-là, Mademoiselle n'aura pas pris son bain.

— Ce sera pour février, répondit Julie.

Paul REBOUX.

vu de ces substances nécessaires à la vie, était alors consommé en quantités relativement faibles et demandé beaucoup moins impérieusement que de nos jours. »

On peut dire que la science des vitamines a fait son apparition au moment opportun, alors qu'une transformation exagérée des aliments nous conduisait à un tournant dangereux.

x x x

En dehors d'albumines, de graisses et de matières hydrocarbonées, il existe dans notre organisme d'autres substances, qu'on n'est guère parvenu à identifier chimiquement, dont l'absence entraîne le déclenchement de certaines affections. Elles agissent comme des ferments à doses infinitésimales. Ce sont les vitamines.

Le nom de vitamine implique la présence d'une fonction chimique déterminée dans la formule de corps qui n'ont pas encore été isolés et qui ne sont connus que par leurs effets. Ils ont des propriétés curatives remarquables dans divers symptômes de carence alimentaire. Mais on comprendra de suite la complexité du problème, la difficulté à le résoudre, quant on saura qu'il n'y a pas une substance vitaminique s'opposant à une catégorie de troubles de carence, mais des groupes vitaminiques s'opposant à des catégories diverses d'avitaminose.

On a jusqu'à présent décelé six vitamines, dont quatre sont particulièrement importantes : les vitamines A (facteur de croissance), B (antibériberique), C (antiscorbutique), et D (antirachitique). Les vitamines A, B et C se rencontrent dans le lait, même dans le lait concentré, à condition qu'il ne soit pas surchauffé, car une haute température détruit le facteur C. L'huile de foie de morue contient les vitamines A et B, et constitue donc un aliment complet.

x x x

Le problème des vitamines est bien l'un des plus passionnants de la question du naturisme. Sans vitamines on peut dire qu'il n'y aurait plus aujourd'hui de vie possible sur notre globe. Et l'on comprendra la répercussion que devait avoir leur découverte sur les problèmes de la vie journalière.

Certes au XVIII^e siècle déjà, on avait entrevu le rôle très important dans l'alimentation de l'aliment frais, et au XIX^e on a pu décrire une affection particulière des enfants privés du sein maternel. Aujourd'hui, on sait tout d'abord que pour subvenir à nos différents besoins en vitamines, il est utile de varier la nourriture. Ainsi les troubles de nutrition et de croissance, certains états anémiques chez le nourrisson élevé au sein, dépendent d'un régime plus ou moins carencé de la nourrice. Un régime varié comprenant du lait, des herbes potagères et des crudités s'impose chez la nourrice, l'organisme étant impuissant à fabriquer des vitamines de toute pièce et la lactation exigeant un supplément de vitamines.

Le strabisme surviendrait chez les enfants qui n'ont pas mangé assez tôt de légumes et de jaunes d'œuf et chez qui l'alimentation lactée a été trop exclusive. La vitamine A peut se trouver dans le lait en quantités suffisantes pour le développement de l'appareil visuel d'un enfant normal, mais en quantités insuffisantes pour le développement de la vision binoculaire des enfants chargés d'hérédité strabique.

Les vitamines peuvent améliorer la quantité et la qualité des sécrétions endocrines. Elles excitent, peut-on dire, l'activité des glandes à sécrétion interne, d'où la nécessité d'une cure végétale chez les enfants à insuffisance glandulaire. A

un mal ? Est-ce que l'heureuse découverte des vitamines, à qui nous devons de pouvoir vivre encore, n'aura pas une répercussion désastreuse sur l'homme en augmentant la mortalité par cancer ? Il semble bien que la croissance des tumeurs malignes se trouve sous l'influence du régime et surtout des vitamines. Ainsi une certaine diminution de la mortalité par cancer a été observée en Allemagne pendant le blocus que lui firent subir les puissances interalliées, période où le problème de l'alimentation fut particulièrement ardu à résoudre et où la carence en vitamines était très prononcée.

Mais ceci n'est qu'une déduction statistique, et je ne voudrais pas terminer cet article sur une note pessimiste. Retenons (et profitons-en) que les vitamines ont une action marquante sur la croissance et la longévité, qu'elles sont nécessaires au bon fonctionnement des voies digestives, au maintien de l'équilibre du système nerveux et de la nutrition, qu'elles jouent un rôle capital dans le métabolisme cellulaire qu'elles stimulent. Et quand nous nous mettons à table, en variant nos menus, en joignant les légumes à la viande, en mangeant des fruits frais et de la salade, en prenant un bon verre de vin, disons-nous avec satisfaction, que nous avons fait notre devoir envers nous-mêmes suivant les principes de la vie que nous nous sommes donnée.

NOTRE BOITE AUX LETTRES

Réponse ouverte à un correspondant anonyme

D'un volumineux courrier contenant des lettres de félicitations et d'encouragement, nous avons retiré une lettre anonyme nous signalant quelques coquilles dans notre numéro 3. Nous ne doutons pas des bonnes intentions de notre lecteur et nous le remercions de sa communication. Boileau n'a-t-il pas écrit : « Aimez qu'on vous critique et non pas qu'on vous loue. », mais il a ajouté : « La critique est aisée, mais l'art est difficile. »

N'est-ce pas le grave « Journal des Débats » qui, dans un compte rendu de la Chambre des Députés, a fait dire à Guizot : « Je suis à bout de mes farces » en changeant o en a ?

Quant aux règles de notre belle langue française si nuancée, elles sont si délicates à énoncer que même des Académiciens se trompent parfois.

Un jour, Emmanuel Dupaty, disait qu'entre deux voyelles, la lettre t a toujours le son de s et Charles Nodier répliqua aussitôt : « Mon cher confrère, faites moi l'amitié de me répéter la moiSié de ce que vous venez de dire, car je suis sourd à faire piSié. »

Or notre critique a commis diverses erreurs de ce genre :

Nous avions copié cette phrase extraite des mémoires de M. Raymond Poincaré : « Il n'y a de paix possible sans la restitution intégrale de l'Alsace-Lorraine à la France. »

Et notre censeur nous écrit, qu'il fallait dire :

« Il n'y a pas... ».

L'illustre académicien n'a pas commis de faute, l'usage du mot « pas » est facultatif. Voltaire a écrit :

« Non, je ne cherche, je ne veux d'excuse. Il n'en est pour moi lorsque l'honneur m'accuse. » Et le proverbe :

« Il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. »

s'énonce parfois :

« Il n'est pire sourd qui ne veut entendre. »

Notre correspondant nous reproche d'avoir écrit « La Belgique a exporté en France », et il nous corrige en disant : « vers la France ».

« Vers la France » est une expression générale comprenant le transit.

« En France » indique une exportation en vue d'importation en France.

Ce n'est donc pas la même chose. Litté à écrit au mot « exporté » :

« Le blé exporté de France en Angleterre. »

On nous reproche d'avoir laissé passer : « On ne peut que d'être surpris ». Or « que d'être » est français. Corneille a écrit : « Il n'est à son avis que d'être mariée. » (dans la suite du Menteur)

Nous nous réjouissons qu'en vérité il n'y ait pas beaucoup de reproches à nous faire, et à propos de « nous nous », notre critique trouve cette expression peu élégante, cela lui fait penser aux « nourrices », possible, mais c'est français et nous ne nous aventurerons pas beaucoup en disant qu'il nous serait facile de citer des textes extraits des meilleurs auteurs dans lesquels on trouverait « nous nous ». G. F.